



**Questes**

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

**33 | 2016**

**Finir le Moyen Âge**

---

## Pour en finir avec la Renaissance ? L'exemple d'Octovien de Saint-Gelais et de sa traduction de l'*Énéide* de Virgile (1500)

Lucien Dugaz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4301>

DOI : 10.4000/questes.4301

ISSN : 2109-9472

### Éditeur

Les Amis de Questes

### Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2016

Pagination : 109-125

ISSN : 2102-7188

### Référence électronique

Lucien Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? L'exemple d'Octovien de Saint-Gelais et de sa traduction de l'*Énéide* de Virgile (1500) », *Questes* [En ligne], 33 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4301> ; DOI : 10.4000/questes.4301

---

# Pour en finir avec la Renaissance ? L'exemple d'Octovien de Saint-Gelais et de sa traduction de l'*Énéide* de Virgile (1500)

Lucien DUGAZ

Université Paris–Sorbonne Nouvelle

*On ne peut pas dire qu'il soit méconnu ; il est oublié, simplement*<sup>1</sup>.

Il pourrait sembler déplacé de présenter notre travail sous ce titre dans le cadre d'une recherche qui tente de « finir le Moyen Âge ». Pourtant, le cas d'Octovien de Saint-Gelais (1468–1502) et de sa traduction française de l'*Énéide* de Virgile en décasyllabes, datée de 1500 (date symbolique s'il en est), pose la question des bornes chronologiques du Moyen Âge et de la Renaissance des lettres françaises. Quelle place donner, dans le paysage littéraire, à cet évêque-poète angoumois, père (oncle ?) de Mellin de Saint-Gelais<sup>2</sup>, et qui honora trois souverains de ses vers, Charles VIII, Louis XII et le futur François I<sup>er</sup> ?

Octovien de Saint-Gelais naquit en 1468 en Saintonge. Il ne s'éloigna guère de sa région natale : après des études au collège Sainte-Barbe et à l'Université de Paris, il courtoisa les comtes d'Angoulême à

---

<sup>1</sup> Valéry Larbaud, *Ce Vice impuni, la lecture... Domaine anglais*, Paris, Gallimard, 1936, p. 27.

<sup>2</sup> Mellin de Saint-Gelais (1490–1558) fut-il le fils d'Octovien ou son neveu ? « Fruit illégitime de sa jeunesse orageuse », selon l'expression d'Henri-Joseph Molinier dans son *Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays*, Rodez, 1910, p. 136, il fut chargé de la bibliothèque royale de Blois, puis de Fontainebleau. On peut le lire dans l'édition de Donald Stone Jr. : Mellin de Saint-Gelais, *Œuvres poétiques françaises*, éd. Donald Stone Jr., Paris, Société des Textes Français Modernes, 1995, 2 vol.

Cognac, aidé par ses relations familiales et une certaine verve dans l'exercice de la poésie de circonstance. Sa fidélité à Charles VIII, dédicataire de son prosimètre allégorique, le *Séjour d'Honneur*<sup>3</sup>, lui valut sans doute sa précoce nomination à l'évêché d'Angoulême en 1494. Saint-Gelais, qui avait seulement vingt-six ans, dut désormais à son sacerdoce de composer dans une veine poétique moins légère : il entreprit une traduction des *Héroïdes* d'Ovide et, en 1500, de l'*Énéide*. Ces deux traductions sont encore inédites. Octovien mourut à Vars (Charente) en 1502. Sa postérité, assez maigre aujourd'hui, était encore vivace lorsque Marot écrivit cette épigramme, en 1540 :

De Jan de Meung s'enfle le cours de Loire;  
En maistre Alain Normandie prend gloire,  
Et plainct encor mon arbre paternel;  
Octovian rend Coignac eternal<sup>4</sup>.

Les auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle connaissaient et appréciaient la poésie de leur aîné, dont la fortune fut grande. Octovien sera-t-il encore longtemps un « pauvre petit oublié » démunie de lecteurs, selon l'expression qu'emploie Valéry Larbaud à propos d'Antoine de Nervèze, « un des cent petits chaînons qui reliaient Ronsard à Racine<sup>5</sup> » ?

Nous aimerions contribuer à escamoter la cloison qui sépare artificiellement Octovien de la génération des poètes qui le suivirent. À ce titre, l'étude du texte et du contexte de l'*Énéide* pourra apporter quelques éléments de réflexion à qui veut tenter de cerner et d'apprécier le paysage poétique français autour de 1500<sup>6</sup>.

Nous examinerons ainsi cette *Énéide*, d'abord en tant que

---

<sup>3</sup> *Le Séjour d'Honneur*, éd. Frédéric Duval, Genève, Droz, 2002.

<sup>4</sup> Clément Marot, épigramme CCLXXXI, dans *Les Épigrammes*, éd. C. A. Mayer, London, The Athlone Press, 1970, p. 323.

<sup>5</sup> Valéry Larbaud, *Ce Vice impuni, la lecture...*, op. cit., p. 28.

<sup>6</sup> On pourra à cet effet consulter une traduction contemporaine, composée vers 1500 par un autre rhétoriqueur, Simon Bourgoing : Pétrarque, *Les Triomphes, traduction française de Simon Bourgoing*, éd. Gabriella Parussa et Elina Suomela-Härmä, Genève, Droz, 2012.

traduction, puis comme poème, et enfin dans sa postérité.

### Une traduction « de mot à mot et au plus près »

Avant d'entrer de plain-pied dans le texte de Saint-Gelais, nous rappellerons brièvement l'histoire de la traduction de l'*Énéide* de Virgile en langue vernaculaire, étudiée notamment par Jacques Monfrin<sup>7</sup>. En Espagne et en Italie, l'*Énéide* avait été traduite dès le XIV<sup>e</sup> siècle. En France avait paru à Lyon, en 1483, chez l'imprimeur Guillaume Le Roy, un *Livre des Eneydes compilé par Virgille, lequel a esté translaté de latin en François*<sup>8</sup>. Cette œuvre composite n'est pas une traduction : elle compile l'*Histoire ancienne jusqu'à César* et le *Livre de la Royne Didon* de 1472<sup>9</sup>. Comme le rappelle Jacques Monfrin, « il faut attendre la fin du XV<sup>e</sup> siècle et les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle pour que l'on entreprenne en France des traductions à caractère strictement littéraire. En 1466, le *Térence* en prose de Guillaume Rippe, en 1496 les *Héroïdes* d'Ovide et, en 1500, l'*Énéide*, par Octovien de Saint-Gelais; vers 1505, le *Térence* en vers publié par Antoine Vérard. Nous entrons désormais dans un tout autre monde<sup>10</sup> ». Cet autre monde est celui des traductions complètes et relativement fidèles des textes antiques, pour la plupart commandées par les princes, à visée tant littéraire que politique.

La traduction de l'*Énéide* fut achevée par Octovien en 1500, dès les premières années du règne de Louis XII, à la cour duquel les Saint-Gelais étaient quelque peu tombés en disgrâce. Fut-elle seulement

---

<sup>7</sup> Jacques Monfrin, « Les translations vernaculaires de Virgile au Moyen Âge », dans *Études de philologie romane*, Genève, Droz, p. 859–917.

<sup>8</sup> Un exemplaire est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, Res. 4 BL 1789.

<sup>9</sup> Paris, BnF, n.a.f., 1157, f<sup>o</sup> 88.

<sup>10</sup> Jacques Monfrin, *Études de philologie romane*, op. cit., p. 863.

destinée à s'attirer les faveurs du souverain<sup>11</sup> ? On prête à cette traduction l'unique mérite d'être la première en langue française<sup>12</sup> : gageons que sa valeur ne soit pas là tout entière.

La lecture du prologue d'Octovien à son *Énéide* (que l'on trouvera intégralement en annexe) nous renseigne sur les modalités de son travail de traducteur.

Ung soir tout tard estant en ma petite retraycte, tournoyant et virant les fueilletz de meint volume, entre les aultres livres j'avisay les euvres de Virgile, poethe rommain le plus loué de tous Latins, mesmement en son *Eneyde*. Et quant j'eue par quelques heures refraischy ma memoire du hault stille et matiere eloquente dedans traictee, [...] celle matiere et tel propoz me sembla lors assez conforme au temps moderne, voire, et aux choses qui ores sont. Si pourpensay sans plus muser gecter ma charrue legiere en se fertil pourpris pour en tirer grains et substance. Et conclu lors d'ardant desir, si force au cueur ne me deffault, icelluy livre translater de son latin hault et insigne de mot à mot et au plus prés, et de le mectre en langue françoise et vulgaire, et ce sans plus à l'intencion de vous, treshault, tresillustre et trescrestien prince nostre roy et souverain seigneur Loÿs, par la grace de Dieu douzieme de ce nom<sup>13</sup>.

Saint-Gelais entreprend une *Énéide* politique : sa traduction actualise un texte « assez conforme au temps moderne, voire, et aux choses qui ores sont », c'est-à-dire aux guerres d'Italie, où Louis XII serait un nouvel Énée. Octovien utilise le verbe « translater » pour

---

<sup>11</sup> C'est la thèse de Christine M. Scollen : « Octovien de Saint-Gelais' translation of the Aeneid : poetry or propaganda ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 39, 1977, p. 253–261.

<sup>12</sup> Thomas Brückner, *Die Erste Französische Aeneis. Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung mit einer kritischen Edition des VI. Buches*, Düsseldorf, Droste, coll. « Studia humaniora », 1987.

<sup>13</sup> Paris, BnF, fr. 861, f°1r<sup>o</sup>–1v<sup>o</sup>.

désigner son travail (le verbe « traduire » avec le sémantisme qu'on lui connaît n'apparaît pas avant le deuxième quart du XVI<sup>e</sup> siècle, après la mort d'Octovien<sup>14</sup>) ; il précise que ce sera « de mot à mot et au plus près », remarquable scrupule qu'il semble suivre tout au long du texte. La fidélité de la traduction est double : diégétique (la matière virgilienne est respectée dans son déroulement narratif<sup>15</sup>) et stylistique (on s'attardera plus loin sur les néologismes calqués du latin<sup>16</sup>).

La qualité de la traduction a fait débat. On ne pourra de toute façon pas trancher sans édition critique complète du texte. Saint-Gelais reste très fidèle au latin, et les modifications qu'il s'autorise sont plus volontiers des ajouts que des retranchements. Ce travail scrupuleux ferait de lui l'un des Grands Rhétoriciens les plus proches de l'humanisme, selon Paul Zumthor<sup>17</sup>. Mais le seul intérêt du texte n'est pas là : cette *Énéide* française n'est en effet pas dépourvue de valeur littéraire.

**« J'ay entrepris de coucher en mes vers / Le cas de Troye qui fut mise à l'envers »**

Lisons à présent l'orée de l'*Énéide*.

J'ay entrepris de coucher en mes vers  
 Le cas de Troye qui fut mise à l'envers,  
 Les batailles et armes qui s'y feirent  
 Par les Gregeoys qui jadis la deffeirent,  
 Et de traicter aussi par mes escriptz  
 Qui fut celui, après tieulx plains et crys,  
 Qui premier vint de Troye desmolye  
 Prendre sejour au pays d'Ytalye.  
 Et il, fuitif par le vouloir des dieux,  
 En Lavine vint eslyre ses lieux,

<sup>14</sup> Jacques Monfrin, *Études de philologie romane*, op. cit., p. 859.

<sup>15</sup> On citera par exemple, son découpage en douze chants et l'ordre de ses phrases etc.

<sup>16</sup> Ces reprises témoignent de nettes accointances avec la langue source.

<sup>17</sup> Paul Zumthor, *Le Masque et la Lumière, la poésie des Grands Rhétoriciens*, Paris, Seuil, 1978, p. 105.

Jaçoyt pourtant qu'ennuy et forte guerre  
 Luy feist Fortune par la mer et par terre  
 Et que Juno, qui de luy ce douloyt,  
 Luy feist empesche d'aler où il vouloit.  
 Et moult souffrit de travaulx et de paine  
 Quant il bastit sa cyté premeraine  
 Et qu'il logea ses penates troyens  
 En Lacye, par curieux moyens,  
 Dont print alors origine et nescence  
 Le nom latin, et vindrent en essence  
 Les albains peres et leur posterité  
 Du fondement de la neufve cité<sup>18</sup>.

On notera d'abord l'alternance des rimes masculine et féminine, telle qu'Octovien la respecte en général, sans en faire une règle absolue, et le double emploi des césures lyrique et épique. Ces deux éléments de métrique, respectivement prônés et rejetés par la Pléiade, font de Saint-Gelais un chaînon important dans la constitution du vers français.

La lecture du texte-source de Virgile montre en outre que rien ne manque dans la traduction :

Arma uirumque cano, Troiae qui primus ab oris  
 Italiam fatus profugus Lauiniaque uenit  
 litora, multum ille et terris iactatus et alto  
 ui superum saevae memorem Iunonis ob iram,  
 multa quoque et bello passus, dum conderet  
 urbem  
 inferretque deos Latio, genus unde Latinum  
 Albanique patres atque altae moenia Romae.<sup>19</sup>

On voit comment Saint-Gelais a cherché à rendre le style de Virgile en français, grâce à des calques lexicaux et syntaxiques (« armes » traduit « *arma* » ; « *qui primus* » devient « qui premier »), ou par la mise en évidence du « Et moult » (vers 15) comme Virgile place « *multa quoque* » en début d'hexamètre. On constate en outre qu'il

<sup>18</sup> Nous suivons le manuscrit Philadelphia, University of Pennsylvania, ms. Codex 909, f° 1r°/1v°.

<sup>19</sup> Virgile, *Énéide*, éd. Jacques Perret, livres I–IV, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Collection des Universités de France », 1977, v. 1–7, p. 5.

double les proportions du texte-source. Le premier chant de l'*Énéide* compte 756 vers en latin et 1932 vers en français. En effet, Saint-Gelais a lu, exploité et intégré à son texte des passages des *Commentarii* de Servius<sup>20</sup>. On le confirme ici en au moins trois endroits, en donnant le latin, le commentaire de Servius<sup>21</sup> et la traduction d'Octovien :

- Arma uirumque cano
- per 'arma' autem bellum significat, et est tropus metonymia.
- Les batailles et armes qui s'y feirent
- Inferretque deos
- 'deos' vero utrum penates, ut talibus attonitus visis et voce deorum, an se et Ascanium et posteros suos, de quibus dictum est dis genite et geniture deos ?
- Et qu'il logea ses penates troyens
- genus unde Latinum
- novimus quod victi victorum nomen accipiunt. potuit ergo victore Aenea perire nomen Latinum. sed volens sibi favorem Latii conciliare nomen Latinum non solum illis non sustulit, sed etiam Troianis inposuit.
- Dont print alors origine et nescence / Le nom latin

Saint-Gelais a donc repris des termes des *Commentarii* (« *bellum* », « *penates* », « *nomen* »), et fait un choix lorsque Servius proposait plusieurs interprétations du texte. Sa traduction s'autorise ainsi à recourir à des éléments exogènes au texte de Virgile, afin d'en expliciter le détail. Mais à la différence des gloses marginales ou interlinéaires qui couvraient jusqu'alors les textes de l'*Énéide*, ses ajouts sont directement intégrés dans le texte traduit. Il y a là sans doute un acte de traduction contestable pour nos yeux contemporains, mais essentiel pour comprendre ce qu'est

<sup>20</sup> Thomas Brückner, *Die Erste Französische Aeneis*, op. cit., p. 123–130.

<sup>21</sup> Servius, *In Vergilii Carmina Commentarii*, éd. Georg Thilo et Hermann Hagen, Leipzig, Teubner, 1902, p. 5–13.



une « translation » autour de 1500<sup>22</sup>.

Très proche du latin, Saint-Gelais le fut peut-être trop au goût des poètes à venir : Étienne Dolet écrira ainsi, en 1540,

S'il advient doncques, que tu traduis es quelque  
Livre Latin en ycelles [*les langues vulgaires*]  
(mesmement en la Françoise) il te fault garder  
d'usurper mots trop approchants du Latin, et peu  
usités par le passé : mais contente toy du  
commun, sans innover aucunes dictions  
follement, et par curiosité reprehensible<sup>23</sup>.

À rebours de ces préceptes, Saint-Gelais recourt très régulièrement aux « mots trop approchants du Latin<sup>24</sup> ». Une première explication, toute pragmatique, tendrait à voir dans cet usage des latinismes une conséquence de l'état de la langue française en 1500, dont le lexique n'offre pas à l'auteur une palette de mots suffisante pour traduire Virgile. On s'en convaincra avec l'exemple de l'adjectif latin « *inremeabilis* », qui qualifie le Styx dans la catabase du chant VI (vers 425). Nous donnons le latin, la traduction de Saint-Gelais, puis celle de Du Bellay, qui traduisit les chants IV et VI de l'*Énéide* en 1560.

- Evaditque celer ripam inremeabilis undae<sup>25</sup>  
- Ansin evade par legierté notable  
Le rivage de l'unde irremeable<sup>26</sup>.  
- Estant ainsi endormy le portier,  
Le brusq'Enee occupe le sentier  
De la caverne, & a l'onde l'aissee,  
Qui au retour ne peult estre passee<sup>27</sup>.

<sup>22</sup> Simon Bourgouin n'agit pas autrement en intégrant à sa traduction de Pétrarque des extraits du commentaire des *Trionfi* par Bernardo Illicino (cf. Pétrarque, *Les Triomphes, traduction française de Simon Bourgouin, op. cit.*, p. 17–21).

<sup>23</sup> Étienne Dolet, *La Maniere de bien traduire d'une langue en aultre*, Lyon, 1540 ; Cognac, 1990 (fac-similé).

<sup>24</sup> Voir à ce sujet Frédéric Duval, « Les melliflux termes nouveaux dans *Le Séjour d'Honneur* », *Revue de Linguistique Romane*, juillet-décembre 2001, t. 65, p. 397–447.

<sup>25</sup> Virgile, *Énéide*, l. V–VIII, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Collection des Universités de France », 1978.

<sup>26</sup> Thomas Brückner, *Die Erste Französische Aeneis, op. cit.*, p. 326, v. 937–938.

« Irremeable », qui apparaît vers 1480 dans le *Baratre infernal* de Regnaud Lequeux, est encore attesté chez Maurice De La Porte en 1571. Du Bellay, dans sa traduction de 1560, préfère une longue périphrase à la concision de l'adjectif calqué du latin. N'avait-il pas pourtant conseillé, dans la *Deffense*, d'inventer quelques mots à l'imitation des Anciens ?

Ne crains donques Poëte futur, d'innover  
quelques termes en un long Poëme  
principalement, avecques modestie toutesfois,  
Analogie, et Jugement de l'Oreille, et ne te  
soucie, qui le treuve bon, ou mauvais : esperant  
que la Posterité l'approuvera, comme celle, qui  
donne foy aux choses douteuses, lumiere aux  
obscuras, nouveauté aux antiques, usaige aux  
non accoutumées, et douceur aux apres, et  
rudes<sup>28</sup>.

Saint-Gelais, pour sa part, osa recourir à l'adjectif « irremeable », non sans « Jugement de l'Oreille » : ne peut-on pas entendre dans « Le rivage de l'unde irremeable » la largeur du fleuve que l'on ne voit pas deux fois ? La synalèphe, ainsi que la longueur de l'adjectif, qui court sur cinq syllabes jusqu'au *e* muet de la rime féminine, ne sont pas sans effet stylistique.

On sent aussi dans ce lexique, qui contribue largement au plaisir du texte, que Saint-Gelais entretient avec le latin un lien de connivence et d'agrément. Il n'hésite pas à « innover aulcunes dictions follement<sup>29</sup> » et ses latinismes ont une valeur poétique, celle de montrer la parenté et la porosité entre latin et français. On retrouve encore cette volonté dans la poésie contemporaine, chez Jude Stéfan par exemple :

<sup>27</sup> Joachim Du Bellay, *Poësies*, éd. Marcel Hervier, Bibliothèque des éditions Richelieu, Paris, 1954, t. 4, p. 81, v. 719–722.

<sup>28</sup> Joachim Du Bellay, *La Deffense, et illustration de la langue françoise & l'Olive*, éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Textes littéraires français, 2007, p. 146.

<sup>29</sup> On appréciera, entre nombre d'exemples, « Avecques vin les reliques laverent, / Et la faville bibule qu'ilz trouverent. » dans Thomas Brückner, *Die Erste Französische Aeneis*, op. cit., p. 309, v. 505–506.

*fulsere quondam candidi tibi soles*  
 ont lui pour toi jadis de purs jours  
*te teneam moriens déficiente manu*  
 que je te tiens mourant de défaillante main<sup>30</sup>.

L'hybridité de « *déficiente* », mi-latin, mi-français, rapproche le poète français du latin Tibulle. Les vers de Jude Stéfán et d'Octovien de Saint-Gelais partagent une même sensibilité, toute poétique, au latin.

On n'a pas toujours été réceptif à la poéticité du texte : « Certes, il connaissait bien l'*Énéide*, et il devait même, plus tard, la massacrer tout entière sous prétexte de la traduire<sup>31</sup>. » Inaccessible, oubliée, méprisée, l'*Énéide* de Saint-Gelais n'a pas encore regagné la place qu'elle mérite.

**L'*Énéide* livrée à la postérité : « De l'advenir aux dieux je me raporte<sup>32</sup> »**

Dès 1509, moins de dix ans après la composition du premier manuscrit, et sept ans après la mort de son auteur, l'*Énéide* fut imprimée à Paris, chez Antoine Vérard. Suivent plusieurs éditions peu variantes, jusqu'en 1548. Ces témoins signalent le succès et l'importante diffusion du texte dont un remanieur, Jean d'Ivry, rénova la syntaxe et le lexique.

Cette fortune imprimée de l'*Énéide* au XVI<sup>e</sup> siècle a sans doute beaucoup plus largement contribué à sa diffusion que les manuscrits. L'influence de cette traduction sur celles d'Hélisenne de Crennes (1541) et de Louis des Masures (1560) est connue<sup>33</sup>. À quelle époque Saint-Gelais a-t-il perdu ses lecteurs ? Au fil du temps sans doute, puisqu'il semblerait qu'on ait lu Saint-Gelais pendant quelques siècles encore :

<sup>30</sup> Jude Stéfán, « Latins », *Que ne suis-je Catulle en ces presque 80 poèmes*, Paris, Gallimard, 2010, p. 53.

<sup>31</sup> Henry Guy, « Octovien de Saint-Gelays, *Le Séjour d'Honneur* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. 15, 1908, p. 193–231, cit. p. 213.

<sup>32</sup> Philadelphia, University of Pennsylvania, ms. Codex 909, f° 26r°. C'est le dernier vers du deuxième chant.

<sup>33</sup> Thomas Brückner, *Die Erste Französische Aeneis*, op. cit., p. 215–221.

Louis XIV avait dans sa bibliothèque un manuscrit des *Héroïdes*<sup>34</sup>; Viollet le Duc avait lu « plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir<sup>35</sup> » le *Séjour d'Honneur*, dont il possédait un exemplaire imprimé. Molinier estime que le Rhétoriqueur fut victime de son « école ridicule » aux « procédés poétiques démodés<sup>36</sup> » et de sa disparition prématurée, à l'âge de trente-quatre ans. Une critique très méfiante, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, n'a pas contribué à favoriser l'édition des traductions d'Octovien, dont on peut tout de même lire aujourd'hui quelques textes pour s'assurer de leur qualité et de la légitimité de leur retour à la postérité.

### Conclusion : le tombeau du poète

À la mort de Saint-Gelais, survenue à l'hiver 1502, ses frères aînés, Jacques et Charles, firent édifier à sa mémoire une chapelle funéraire au transept Sud de la cathédrale d'Angoulême. Cette chapelle, dont on peut aujourd'hui voir quelques très beaux restes, nous paraît être un symbole signifiant de la carrière et de la situation d'Octovien. Son tombeau aux murs sculptés d'entrelacs italianisants et de *putti* le fait entrer de plain-pied dans l'esthétique de la Renaissance. Il n'en fut pas moins construit dans le giron d'une cathédrale romane du début du XII<sup>e</sup> siècle, dont la façade s'orne d'une frise inspirée de *la Chanson de Roland*. Le tombeau de Saint-Gelais, entre la cathédrale médiévale et le décor renaissant, fait tomber le mur factice entre les deux périodes. « C'était un vrai tombeau de poète<sup>37</sup> ».

Il ne faudrait pourtant pas se laisser lyriquement abuser par

---

<sup>34</sup> Le manuscrit Paris, BnF, fr. 874.

<sup>35</sup> *Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc*, Paris, Hachette, 1843, p. 128.

<sup>36</sup> Henri-Joseph Molinier, *Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays*, *op. cit.*, p. 265.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 254.

l'apparente culture antique d'Octovien, qui rendrait légitime qu'on fasse de lui un auteur pleinement humaniste. Frédéric Duval a montré que les mentions d'auteurs antiques dans *Le Séjour d'Honneur* étaient le plus souvent (sinon pour Virgile et Horace) des chapelets de noms qui « confèrent au *Séjour* un air de modernité tout en laissant croire à la profonde science d'Octovien. Le procédé ne pouvait tromper un public savant, mais devait être assez efficace pour berner les curiaux<sup>38</sup> ». L'humanisme de Saint-Gelais est donc tout relatif : « aucune révolution culturelle n'a touché en profondeur *Le Séjour d'Honneur*, mais la répugnance à avouer certaines sources [médiévales] et la liste des écrivains rencontrés dans la forêt des Aventures préfigurent un changement de mentalité à peine amorcé en cette fin de XV<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup> ». La rédaction du *Séjour* est néanmoins antérieure aux grandes traductions d'Ovide et de Virgile, qui semblent faire des dernières années d'écriture d'Octovien une période plus proche de notre définition moderne des humanités. En effet, si l'on reprend la définition de l'humanisme proposée par Jacques Monfrin, c'est bien « une recherche philologique, animée par un certain désir de jouissance esthétique et de perfectionnement moral<sup>40</sup> » qu'entreprit le poète dans son *Énéide*.

Si l'on souhaitait tenter de définir une Renaissance des lettres françaises à partir des traductions, on le ferait sans doute avec ces critères : souci du texte-source, fidélité accrue au latin, présentation du texte dans son intégralité et tentatives inlassables pour le rendre accessible, grâce aux imprimés et aux remaniements. Dans ce cas, l'*Énéide* est bien un texte de la Renaissance, du nouveau et « tout autre

---

<sup>38</sup> Frédéric Duval, « Les sources du Séjour d'Honneur », *Romania*, t. 121, 2003, p. 164–191, cit. p. 177.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>40</sup> Jacques Monfrin, « Humanisme et traductions au Moyen Âge », dans *Études de philologie romane*, op. cit., p. 784.

monde » décrit par Jacques Monfrin<sup>41</sup>. Pourtant, son auteur demeure pétri de littérature médiévale, et sa sensibilité n'exprime ni renouveau, ni révolution.

Peut-être aussi faut-il s'abstenir pour un temps de périodiser les textes poétiques. Certes, la traduction d'Octovien est « située » dans le milieu curial de Louis XII ; elle n'est sans doute pas exempte des défauts qu'on a coutume d'imputer aux Rhétoriciens. Le plaisir de sa lecture n'en est pas moindre ; le seul mérite du texte n'est pas celui d'être la première traduction de l'*Énéide* dans l'histoire de la littérature française. Qu'il ait écrit à l'aube d'une Renaissance qu'il ne soupçonnait pas, ou dans le déclin d'un Moyen Âge dont il ignorait le nom, qu'importe aux lecteurs désormais perdus d'Octovien dont le talent est, semble-t-il, encore à prouver. Espérons donc qu'un jour, vite, quand bien même après cinq cents ans on n'est plus pressés, on puisse relire Saint-Gelais.

### **Bibliographie des œuvres d'Octovien de Saint-Gelais éditées**

- *Le Séjour d'Honneur*, éd. Frédéric Duval, Genève, Droz, 2002.
- « L'ystoire de Eurialus et Lucesse », dans Eneas Silvius Piccolomini, *Œuvres érotiques*, éd. Frédéric Duval, Turnhout, Brepols, 2003.
- Henri-Joseph Molinier, dans son *Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays*, Rodez, 1910, p.277-293, édite trois pièces en décasyllabes.
- Thomas Brückner, *Die Erste Französische Aeneis. Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung mit einer kritischen Edition des VI. Buches*, Düsseldorf, Droste, Studia humaniora 9, 1987. Édition du livre VI de l'*Énéide*.

---

<sup>41</sup> Jacques Monfrin, *Études de philologie romane*, op. cit., p. 863.

- Lucien Dugaz, « *J'ai entrepris de coucher en mes vers / Le cas de Troye qui fut mise à l'envers* ». *Édition critique des livres I et II de l'Énéide d'Octovien de Saint-Gelais*, mémoire de M2 préparé sous la direction de Gabriella Parussa et Frédéric Duval, Université de Paris–Sorbonne nouvelle, 2015. En ligne à l'adresse [www.atilf.fr/dmf/Eneide](http://www.atilf.fr/dmf/Eneide)

## Annexe

On trouvera ici le prologue de l'*Énéide* transcrit d'après l'unique version manuscrite connue, celle du Paris, BnF, fr. 861, f° 1r°/1v°. Un court glossaire aidera le lecteur ; les entrées sont signalées par un astérisque.

Aprés, Sire, que dure Fortune, qui par les Anciens fut aultrement Rhamnusie appelée, et qui par instabilité fouldroye et tonne sur sors humains -si que pour vray aux\* ses glaives et javelotz scet desmolir sceptres, couronnes et thyarres, et esveller\* les plus louez de leurs degrez\* sans regarder vice ou vertu tant est aveuigle- eut par loingtaine machination tenu le pas au\* val mondain contre la prosperité et haultesse de voz tresnobles et tresexcellans progeniteurs, sans espargner\* la deffiance jusques à vous, qui par elle fustes en jeunes ans envahy, et parmy voz grandes et plantureuses bontez\* auza enveloper\* soing\* et malaise, à qui par vous fut resisté soubz tollerance inextimable ; lors la divine Providence osta la force à tel noverque\*, et fut par le divin possible\* desarmee de sa fureur. Que reste à dyre ? Certes, bien fustes vous esprouvé digne et capable de grant merite après ce temps, et bien fut haulte la recompense de voz labeurs. Lors voulut Dieu vous satiffaire et au curre\* d'honneur vous installer pour les triumphes recevoir en toutes terres par glorieuse renommee. Lors sur le chief vous fut pousee la

precieuse et sacree couronne de France, et mys en main sceptre royal si noble et digne que de tel n'a soubz la nue. Lors fustes vous proclamé roy bon, vertueux et pacifique, environné de toute grace, fulcy de\* paix, aorné de justice, pourveu de clemence, embelly de magnanimité, brief, toutes telles saintes vertus et aultres tant empraingtes dedans la vostre royalle magesté, dont à bon droit vous possedastes de roy le nom. Et tant voulustes et loing acroistre voz dignes faitz que au premier an de vostre regne fut par vous recouvert vostre ancien dommaine et heritage ultramontain, qui si longs ans fut occuppé par desloyaux usurpateurs, et fut captif et par vous pris vostre adversaire, et l'ennemy qui tant de jours causa ennuy, perte et dommage à voz valeurs, et la personne de celuy ores tenez et possédez à la grande exaltation et gloyre de vostre nom, et au vitupere\*, obprobre et honteux scandale de luy et de sa secte\*, dont avez acquis tiltre meritoyre de loz immortel, plus qu'oncques mais les Scypiades, les Fabrices ne les Camilles, transcendant la proclamee louange de tous regnans qui oncques furent. Car, sans exiger ou prendre sommes excessives sur voz subgettz ou populaire pour eschiver\* nom tyrannique, avez louablement excecuté voz entreprises, dont ung chacun pense et extime pour l'advenir que au long aller serez excecuteur d'euvre admirable, voyre et augmentateur en pars\* loingtaines du tiltre et nom de voz ancestres et de la gloire et renommee dez primerains les roys de France qui jusques à huy ont prosperé, Dieu aydant, de mieulx en mieulx. Je doncques, toutes telles choses par meintesfois à memoire reduisant despuis les deux annees escheues qu'il plust à Celuy-là qui biens depart où il luy plaist vous eslever à si hault tiltre comme heritier et successeur vray et condigne\*, ung soir tout tard estant en ma petite retraycte, tournoyant et virant les fueilletz de meint volume, entre les aultres livres j'avisay les euvres de Virgile, poethe<sup>42</sup> rommain le plus loué de tous

---

<sup>42</sup> *poethe* : h barré.



Latins, mesmement\* en son *Eneyde*. Et quant j'eu par quelques heures refraischy ma memoire du hault stille et matiere eloquente dedans traictee, je<sup>43</sup>, qui aultrefois avoye pris alyment et nourriture du laict d'icelle, où descriptz furent les faitz et gestes des aucteurs premiers fondateurs de l'Ytalie, nobles Troyans qui non sans peine, ains par labeurs extremes et batailles forment intollerables, après leurs contraires debellez\*, erigerent haultes murailhes et fondemens de nouvelles citez qui jusques à hores ont renommee, mesmement\* celle triumpante<sup>44</sup> cité romaine et autres meintes, celle matiere et tel propoz me sembla lors assez conforme au temps moderne, voire, et aux choses qui ores sont. Si pourpensay sans plus muser\* gecter ma charrue legiere en se fertil pourpris pour en tirer grains et substance. Et conclu lors d'ardant desir, si force au cueur ne me deffault, icelluy livre translater de son latin hault et insigne de mot à mot et au plus prés, et de le mectre en langue françoise et vulgaire, et ce sans plus à l'intencion de vous, treshault, tresillustre et trescrestien prince nostre roy et souverain seigneur Loÿs, par la grace de Dieu douzieme de ce nom, pour vous fayre aparostre de quelle et quante volenté je desire d'employer les forces myennes à vous fere quelque service si le pouoir n'y deffailloit. Et pour ce que j'ay consideré que nul ne doit comparoistre vuyde\* devant son seigneur, comme il est escript en Exode XXIII<sup>e</sup> chapitre<sup>45</sup>, Crainte meslee de Bon Vouloir a retiré mes pas de plus tost approcher vostre sacree magesté, laquelle toute pleine de doulce grace daignera prendre, s'il luy plaist, le petit euffre\* de celui qui est, jusques au mourir, entre le nombre des autres, vostre treshumble et tresobeyssant subiect et serviteur.

*Cy finist le prologue de ce present livre.*

---

<sup>43</sup> Anacoluthie : ce « je » n'est le sujet d'aucun verbe.

<sup>44</sup> Le manuscrit donne *triumpante*.

<sup>45</sup> Exode, 23:15.

## Glossaire

*aux*, prép. : avec  
*bontez*, subst. fém. : qualités  
*condigne*, adj. : méritant  
*curre*, subst. fém. : char  
*debellez*, adj. : vaincus  
*degrez*, subst. masc. : rang  
*envelopper*, v. : dissimuler  
*eschiver*, v. : éviter  
*espargner*, v. : ménager  
*esveller*, v. : arracher  
*euffre*, subst. masc. : don  
*fulcy (de)*, adj. : doté de  
*mesmement*, adv. : notamment, surtout  
*muser*, v. : s'attarder  
*noverque*, subst. fém. : femme cruelle  
*pars*, subst. fém. : territoires  
*possible*, adj. substantivé : puissance  
*secte*, subst. fém. : suite  
*soing*, subst. masc. : tourment  
*tenir le pas à* : conduire  
*vitupere*, subst. masc. : honte  
*vuyde*, adj. : les mains vides